

January 1996

Le prisonnier au filet

Ghislain de Banville

Follow this and additional works at: <https://dsc.duq.edu/memoire-spiritaine>



Part of the [Catholic Studies Commons](#)

Recommended Citation

de Banville, G. (2019). Le prisonnier au filet. *Mémoire Spiritaine*, 3 (3). Retrieved from <https://dsc.duq.edu/memoire-spiritaine/vol3/iss3/11>

This Chroniques et commentaires is brought to you for free and open access by the Spiritan Collection at Duquesne Scholarship Collection. It has been accepted for inclusion in Mémoire Spiritaine by an authorized editor of Duquesne Scholarship Collection.

Le prisonnier au filet

Ghislain de Banville*

Pour illustrer l'article "esclavage" de l'*Encyclopædia Universalis*, il y figure une reproduction d'un Noir dans un filet avec cette légende : « Esclave destiné à être vendu en Afrique Équatoriale, vers 1910 (Musée de l'Homme, Paris) ». Sur la couverture d'un ouvrage édité par l'UNESCO, *La traite négrière du XV^e au XIX^e siècle*¹, on trouve la même photo avec une légende un peu plus précise : « Esclave pris dans un filet pour être vendu, au Congo (Brazzaville) aujourd'hui République populaire du Congo. Photo R.P. Leray, Musée de l'Homme, Paris. »

Nous reproduisons ici le cliché du Père Leray ; il fait partie de la seconde série de cartes postales éditées par le Chanoine Augouard (avant 1912), avec cette légende : « Prisonnier dans un filet, avec entraves aux pieds à Bétou (Haut-Oubanghi). »

Un esclave ? Ou un prisonnier ? De qui s'agit-il ? Pourquoi est-il esclave ou prisonnier ? Dans quelles circonstances l'a-t-on photographié ? Comment s'appelle-t-il ? Pour répondre à ces interrogations, il faut se reporter aux écrits de Mgr Augouard², premier vicaire apostolique du Haut-Congo.

*. Le Père Ghislain de Banville, spiritain, a été missionnaire en République Centrafricaine, de 1972 à 1995. Au cours de ces années, il a établi une bibliographie des ouvrages sur ce pays et a fait paraître plusieurs fascicules de textes d'archives sur des missions ou des missionnaires d'Oubangui. Il est actuellement responsable du service des archives spiritaines à Chevilly-Larue.

1. *La Traite négrière du XV^e siècle au XIX^e siècle*. Documents de travail et compte rendu de la Réunion d'experts organisée par l'Unesco à Port-au-Prince, Haïti, 31 janvier-4 février 1978, Paris, Unesco, 1979 (1985), 344 p. (Histoire générale de l'Afrique, Études et documents 2)

2. Mgr Prosper Augouard (1852-1921) fut vicaire apostolique du Haut-Congo (dont le siège était

Selon les possibilités de son calendrier, l'évêque s'efforçait de visiter son immense diocèse chaque année : en cette année 1905, il remonte le Congo et l'Oubangui avec son vapeur, le *Léon XIII*³. Après Liranga, non loin de l'embouchure de l'Oubangui, il visite *Les Baloïs*, un poste de catéchiste à environ 150 km au nord de Liranga, vers Impfondo (où se trouve une population que l'on appelle aujourd'hui les Boubangui).

Justement Monseigneur doit y déposer le dévoué catéchiste Ekanghila qui était descendu à Liranga avec ses chrétiens préparés pour la confirmation. Cet Ekanghila, jeune chrétien, marié, est le responsable de la chapelle-école des Baloïs. Il est le neveu de la célèbre Kanaka, *cheffesse* d'un village voisin de Liranga, qui avait suivi le catéchisme, abandonné tous ses fétiches et libéré tous ses esclaves. Baptisée, elle était devenue la directrice du *pensionnat* de 30 à 40 femmes de polygames qui avaient fui leurs époux et qui se préparaient au baptême et au mariage chrétien avec un garçon de la mission. « Toujours armée d'une longue pipe et d'une baguette qu'elle appelait, en riant, la *paix du ménage*, elle savait se faire obéir de ses grandes élèves, et leur donnait elle-même l'exemple du travail⁴. »

Au retour de cette visite pastorale qui l'a conduit jusqu'à Saint-Paul des Rapides et la Sainte-Famille des Banziris, Mgr Augouard s'arrête un moment aux Baloïs ; laissons-lui la parole⁵ :

« Avant d'arriver à la mission Saint-Louis nous fîmes naturellement une petite halte à la case-chapelle des Baloïs, pour encourager et bénir notre fervent catéchiste Ekanghila.

Le *Léon XIII* arrivait bien à point, car le matin même une échauffourée s'était produite dans le village, et Ekanghila était blessé, ainsi qu'un des hommes de son village.

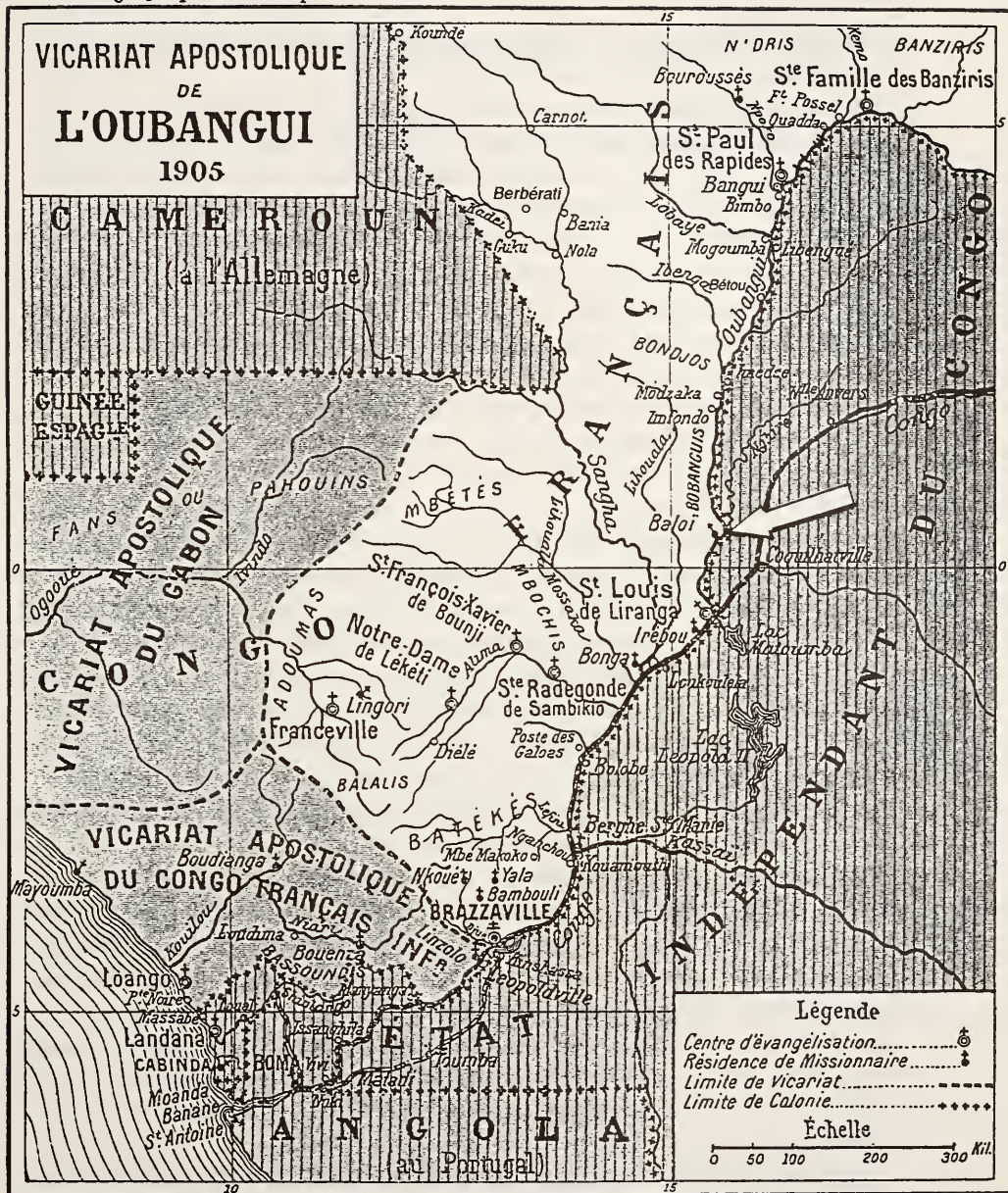
Voici ce qui s'était passé : l'agglomération étant considérable, et certains chefs païens ne laissant pas toujours les enfants venir librement aux leçons

Brazzaville) de 1890 à 1921. Son frère, le chanoine Louis Augouard a fait publier, en plusieurs volumes, sa correspondance : *28 années au Congo*, 1905 (tome I et II), *36 années au Congo*, 1913, *44 années au Congo*, 1921.

3. Le *Léon XIII* est un bateau à aubes, construit en France et arrivé à Brazzaville en pièces détachées (mille pièces au total). Remonté, il est mis en service au début de 1898. Il mesurait 20 m de long sur 3 de large, avec 0 m 50 de tirant d'eau. Voir : J.ERNOULT, *Les Spiritains au Congo de 1865 à nos jours*, Paris, Congrégation du Saint-Esprit, 1995, p. 96 (photo, p. 19).

4. JEHAN DE WITTE, *Monseigneur Augouard*, Paris, Emile-Paul Frères, éditeurs, 1924, p. 78.

5. Nous disposons au moins de trois textes sur cette histoire : *Les Missions Catholiques*, 11 mai-22 juin 1906, p. 75 ; *Annales apostoliques*, juin 1906, p. 126-130 ; MGR AUGOUARD, *36 années au Congo*, Poitiers, p. 222-226. Le texte transcrit ici est celui des *Annales Apostoliques*, plus près sans doute de l'original de Mgr Augouard.



d'Ekanghila, celui-ci avait chargé le plus instruit de ses chrétiens d'aller faire le catéchisme à l'extrémité des villages.

Le chef, mal disposé, avait accablé de mauvais traitements le pauvre délégué et l'avait ficelé de maîtresse façon. Il voulait, disait-il, le vendre sur la rive belge, pour en finir une bonne fois avec toutes les manières de Blancs qui empêchaient de tuer les esclaves et voulaient changer les habitudes du pays.

Enhardi par ce coup d'audace, un autre chef avait pris de force la femme d'un de nos catéchumènes et prétendait l'ajouter au nombre respectable de femmes qu'il possédait déjà.

Il importait donc de régler ces affaires et, en l'absence de toute police administrative, je dus agir moi-même.

Sous la conduite d'Ekanghila, je me dirigeai vers le clan du chef qui gardait notre chrétien prisonnier. Bientôt je me vis suivi par la foule de nos nouveaux chrétiens, qui, tous, ressentaient l'injure faite à un des leurs.

Au bout d'une heure, nous arrivâmes à la case du chef, auquel je demandai raison de son étrange conduite. Il ne put articuler aucun grief à la charge du chrétien, sinon qu'il enseignait une doctrine ignorée des anciens. Je répliquai au chef qu'il était libre d'accepter ou non cette doctrine, mais qu'il n'avait pas, tout chef qu'il fût, le droit d'amarrer un chrétien qui ne lui avait fait aucun mal, et je le sommai d'avoir à me rendre immédiatement le prisonnier. Comme il ne se pressait pas de s'exécuter, je pris ma grosse voix, et le menaçai de la justice du poste français, auquel j'allais porter plainte. M'entendant parler un peu fort, tous mes chrétiens se mirent en devoir de tomber sur le chef qu'ils voulaient amarrer jusqu'à ce qu'il eût lui-même délivré le prisonnier. J'intervins énergiquement pour réprimer toute violence et intimai à nos chrétiens l'ordre formel de respecter gens et choses du village. C'est qu'en effet, selon la coutume du pays, nos chrétiens, pas encore dépouillés du vieil homme, voulaient faire main basse sur tout ce qui se trouvait à leur portée et s'apprêtaient à passer le chef à *tabac*, tout comme de bons agents des brigades centrales de Paris !

Le chef, à la première alerte, avait sauté sur son grand couteau de guerre, et les païens du village s'apprêtaient à défendre l'ancien ; mais cela n'arrêtait pas l'ardeur de nos chrétiens, et même les plus petits sautaient de joie à l'idée d'une bonne bagarre !

Rapidement j'obtins le calme et déclarai au chef que s'il ne délivrait pas spontanément le prisonnier, il aurait à en rendre compte au commandant du poste voisin. Le chef me dit alors que le prisonnier n'était plus au village, mais dans une île du fleuve, d'où il allait l'appeler. Je crus à une ruse de

sa part et lui déclarai que j'allais l'accompagner, ce qui n'eut pas l'air de lui sourire.

Je le vis s'approcher des rives de l'Oubanghi⁶, et je pensai d'abord qu'il allait chercher à s'esquiver à la nage ; mais mes petits limiers le tenaient à l'oeil, prêts à s'élaner à sa poursuite.

Bientôt cependant le chef, de sa voix de stentor, cria à ses hommes de ramener le prisonnier. D'une île voisine, on répondit par le même système de la télégraphie sans fil, et quelque temps après nous vîmes apparaître une petite pirogue, qu'un seul homme vint bientôt faire accoster devant nous. Nous vîmes alors un spectacle étrange qu'il me fut donné de contempler pour la première fois. Le prisonnier avait les pieds et les mains liés dans deux cercles artistement arrangés de façon à ce qu'il ne pût s'échapper des entraves. Et pour plus de sûreté, le malheureux était complètement enveloppé dans un immense filet, dont nous eûmes nous-mêmes beaucoup de peine à le faire sortir⁷.

Nos chrétiens furent indignés d'un pareil traitement, et je crus un moment que la bagarre allait recommencer. Mais le chef trouva plus prudent de s'éclipser doucement, et son monde en fit autant en nous laissant maîtres de la place.

Toujours pratique, Ekanghila me suggéra l'idée de me servir de la pirogue pour retourner au bateau, et, malgré la légèreté de l'esquif, je suivis son conseil, ce qui m'évita une nouvelle marche pénible d'une heure dans les affreux sentiers qui m'avaient amené au village.

Inutile de dire la joie du prisonnier qui aurait été vendu, non sur la rive belge d'où il aurait pu s'échapper, mais dans l'intérieur, où, sans nul doute, il aurait fait les frais d'un repas de cannibales.

L'autre chef, qui avait pris la femme du catéchumène, n'attendit pas ma visite, car, en arrivant au bateau, je constatai que la dite femme avait été rendue à son mari, qui se déclara satisfait.

Ces incidents me montrèrent qu'un vrai parti chrétien existait déjà dans ces villages contre le parti païen et que les élèves d'Ekanghila ne rougissaient pas de pratiquer publiquement leur religion, sans se soucier des moqueries des païens dont ils entendaient bien se faire respecter.

6. *Les Missions Catholiques* écrivent curieusement : « ... des bords du Congo... »

7. Notre captif (dont on ne dit jamais le nom) dut aussi attendre que le P. Leray le prenne en photo ! Le P. François Leray (1869-1934) travailla au Congo de 1896 à 1914, en particulier comme capitaine du *Léon XIII*. Il a laissé de très nombreux clichés, principalement des missions de l'Alima. Rentré en France, il quitta la Congrégation du Saint-Esprit pour le clergé diocésain en 1920. Il mourut à Marseille, le 18 février 1934.

Le soir, au son de la cloche, tout le monde était réuni dans la chapelle pour écouter la leçon du catéchiste qui, de temps à autre, chantait un couplet de cantique pour réveiller les endormis. En suite de quoi, on récitait deux dizaines de chapelet et l'Angélus. Enfin la prière du soir terminait la journée, et chacun allait se coucher sans cris bruyants ni tapage.

Je recommandai bien à Ekanghila et à tout son monde d'éviter les palabres avec les païens récalcitrants et d'attendre toujours l'arrivée du Père pour régler les litiges qui viendraient à s'élever. C'était aux chrétiens de donner l'exemple de la justice, de la douceur et de la charité, et ils devaient prêcher par l'exemple plus encore que par la parole. C'est seulement de cette façon qu'ils pourraient gagner leurs frères encore païens.

J'ai appris plus tard que mon passage avait produit de bons résultats. Les deux chefs coupables étaient revenus à de meilleurs sentiments, et ils fournissaient volontiers du manioc à Ekanghila pour les enfants de son école.

Il faudrait multiplier ces centres d'évangélisation chrétienne et d'influence française. Mais, hélas ! ce sont toujours les ressources qui font défaut, et nous avons la douleur de ne pouvoir profiter des excellentes circonstances qui souvent se présentent. »

Voilà donc la mésaventure de cet apprenti-catéchiste, non de Bétou mais des Balois. On voit bien que, dans ce cas particulier, il n'est pas question d'un esclave, mais bien d'un prisonnier. Le P. Marc Pédron⁸ signale ces pratiques pour les esclaves, dans la rivière Alima : « Parmi les esclaves gardés dans les villages, les chefs en mettaient quelques-uns à l'engrais. Quand l'un d'eux était à point, son propriétaire l'exposait en vente, pieds et mains entravés, avec parfois un filet de pêche par dessus le corps, pour s'assurer de sa personne. »

8. P. Marc PEDRON, 1901-1931 – *Trente ans d'Afrique*, Document dactylographié, Bibliothèque du séminaire des Missions, Chevilly-Larue, 159p. Le P. Pédron a exercé son ministère à Sainte-Radegonde, Liranga, Bétou et Berbérati. De juillet 1927 à octobre 1930, il fait, en France, *de brillantes tournées de conférences*. Peu de temps après avoir rejoint Berbérati, il doit repartir, pour raison de santé (septembre 1932). En 1935-1936, il fait un court séjour au Cameroun, mais la maladie l'oblige à un retour en France. Il meurt à Surzur (Morbihan), son village natal, le 27 août 1936. Sur le P. Pédron, voir : *Itinéraire d'un missionnaire. Le Père Marc Pédron*, Document dactylographié de 242 pages, présenté et annoté par le P. G. de Banville, Bangui (non daté).